Berlin, la Cour & la Ville

suivi de

une Vengeance à Berlin

Jules Laforgue

Éditions l'Escalier

Jean Vien

(alias Jules Laforgue)

BERLIN,
LA COUR ET LA VILLE

1887

Note de l'éditeur

Jules Laforgue ne finalisa pas ce texte. On y trouve quelques doublons, inadvertances et incorrections.
Cette édition est la reproduction fidèle de son manuscrit.

VILLÉGIATURES ROYALES
L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE EN GARE
ENTRÉE A BERLIN

Par une torride après-midi d'août, je flâne aux environs de Potsdam. Dans cette plaine qui va de Potsdam à Berlin, plaine de sable où l'on enfonce comme au bord de la mer, Potsdam, le Versailles prussien, avec ses environs, est une oasis dont la Couronne n'est pas peu fière.

Potsdam mire son clocher et ses casernes dans un de ces nombreux lacs que forme la Havel. D'un bleu glacé, ces lacs se succèdent, entourés de parcs d'où émergent les châteaux royaux : le Babelsberg appartenant à l'empereur, le Palais de Marbre au prince Guillaume, son petit-fils, Glienicke au fils de feu Frédéric-Charles. J'ai loué une barque à Potsdam et je fais le tour de ces berges illustres. Mon loueur de barques m'a bien recommandé de n'aborder dans aucun des parcs royaux, il m'a même fait entrevoir des mois de forteresse. Je fais le tour, côtoyant les berges d'aussi près que le permettent les masses de joncs. Le silence de l'accablante après-midi plane partout ; deux ou trois mouettes vont et viennent ; une flottille de cygnes passe. Je contourne le parc du château de Babelsberg. Le château se dresse, là-bas, sur une éminence du milieu des frondaisons, le drapeau indiquant le séjour de l'empereur flotte au sommet. Çà et là, sur la pente des berges, des groupes de canons de toutes dimensions, depuis le canon pris à la guerre jusqu'au canon jouet de prince ; on s'en sert aux anniversaires ; il en est un qui chaque soir salue le coucher du soleil.

Ces massifs de verdure sont de ce vert métallique et artificiel qu'on voit dans les paysages allemands du temps de l'empire. Et de fait, toute cette oasis est à peu près artificielle, il ne faut pas beaucoup creuser du bout de la canne pour retrouver le sable, et je viens de passer à côté d'une bâtisse où une puissante machine pompe dès six heures du matin et amène l'eau à travers le parc.

Il est trois heures, c'est l'heure de la sieste. Dans une demi-heure l'empereur et l'impératrice se mettront à table avec leurs invités. Dans ce séjour d'un mois que les deux souverains font au Babelsberg, pas un dîner qui n'ait quelque invité de marque.
Je n'ai vu d'autre figure humaine que quelques paysans et paysannes hâves et déguenillés balayant une allée. Mais voici venir, par l'allée qui longe le bord, une patrouille de six fantassins. Celui qui les conduit, et qui tient son fusil sous le bras, le canon vers la terre, me fait signe de me promener un peu plus au large.
Je vais me promener au large. Je croise un petit bateau à voile. Dedans, un brave Allemand en manches de chemise et sa femme ; le mari fait la manœuvre : dans le fond du bateau, un petit tonneau de bière. Je rentre à Potsdam. Une péniche chargée d'une montagne de fourrage passe lentement. Là-bas, sur la berge, des hussards rouges descendent faire baigner leurs chevaux. Un canal étroit, puis un bout de lac et des joncs, encore un canal avec quais et je suis en ville : les éperons retentissent seuls dans la solitude, sur ces vieux pavés. Le château et son parc sont à deux pas, j'y vais prendre le frais. À l'église « de la garnison » quelque heure sonne et aussitôt le jeu de cloches chante l'air d'un vieux choral allemand qui dit :

Va toujours fidèle et probe
Jusqu'à ton tombeau froid,
Et ne t'écarte pas d'un pas
Du chemin du Seigneur.

Ce jeu de cloches chante ainsi toutes les demi-heures. Mince distraction. L'ennui qu'on respire ici est ineffable. Mais Berlin est à quarante minutes.
Je vais en voiture jusqu'au Neu-Babelsberg. On passe sous des frondaisons pendant la plus grande partie du chemin. Puis la route se borde de masures pauvres. On voit des gens aux cheveux blond filasse, surtout femmes et enfants, et dont le teint dit la nourriture principale, la pomme de terre. Involontairement je songe à ces villages, avoisinant Versailles, où Mme de Maintenon allait en compagnie de sa favorite de Saint-Cyr, distribuer du pain, des vêtements, des aumônes.

Passent des voitures de la cour, de simples calèches, cochers et valets en noir avec aiguillettes et parements d'argent. Les cochers et les valets à la cour ne portent jamais la moustache, et c'est là une curieuse protestation (anglaise et française) contre les gens de maison à Berlin qui portent la barbe à leur gré et surtout la moustache.
Le dîner chez l'empereur est terminé. Je croise, dans une même calèche, deux figures correctes en habit qui assurément « ne sont pas d'ici », comme on dit vulgairement à Berlin. Ce sont le duc de Sagan et le comte Guillaume de Pourtalès ; l'un petit, cocasse à force de réaliser dans sa mise le type du gentilhomme Restauration, heureux de vivre dans une cour et de circuler aux fêtes en un uniforme, l'autre, un superbe reste de viveur avec sa tête d'une calvitie imposante et sa grande barbe blanche, qui lui permettent de poser dans les tableaux vivants à la cour les vieux pèlerins, les grands seigneurs magyars et autres sujets, heureux aussi de vivre dans une cour et revêtant pour les bals de gala un superbe costume rouge inconnu. Le duc (avec la duchesse sa femme, petite-fille du maréchal Castellane) et le comte sont les grandes ressources, comme conversation, des thés que donne et préside autour de sa table l'impératrice.
Un peu plus loin, toujours en voiture, l'illustre marquis de Tseng avec des Chinois de l'ambassade fumant des cigarettes et causant de leur air exotique et narquois. On parle de la politesse chinoise ; j'ai su le lendemain, qu'à ce dîner, dès qu'on se fut levé de table, le marquis et ses Chinois s'apprêtèrent, sans autre cérémonie, à prendre la porte et que le grand chambellan, comte Perponcher, leur cria d'un bout à l'autre de la table : « Hé, messieurs ! Vous n'avez pas dit bonjour à l'empereur. » Pour un Chinois, passe ; mais pour un marquis !
Je passe sur le pont de Glienicke jeté sur un étranglement de deux lacs entre Potsdam et le château toujours désert de feu le prince Frédéric-Charles. La voiture est obligée de s'arrêter, ainsi que nombre de piétons. L'arche centrale du pont s'ouvre et relève ses deux battants pour laisser passer un bateau chargé d'une montagne de fourrage. Cette montagne passée, les deux battants s'abaissent, mais les piétons continuent à stationner, et les passants s'ajoutent à eux. Mon cocher me fait signe d'attendre. En face de l'embarcadère (une planche) du château de Babelsberg, arrive un canot de luxe. Entre l'homme assis au

gouvernail et les deux matelots tout en blanc qui rament, se tient assis un officier en hussard rouge très décoré. La foule se découvre, il salue militairement. C'est le prince Guillaume, petit-fils de l'empereur, qui rentre chez lui au Marmor-Palais et a préféré, par cette belle journée, le canot à la voiture.

Le lendemain, à la même heure, sous le même soleil torride et dans le sable qui craque, je me trouve à la petite station de chemin de fer de Neu-Babelsberg. Un train extra, formé du salon capitonné de bleu de l'impératrice et de quelques coupés de première et de seconde classe, attend les souverains. Après le séjour réglementaire de vingt jours, Leurs Majestés quittent le château de Babelsberg pour Berlin. Demain matin même a lieu la grande parade militaire. Après demain, fête de Sedan.

Le chef de gare a mis sa belle casquette et sa brochette de décorations. Quelques laquais en petite livrée attendent déjà. Peu à peu des voitures arrivent. Deux médecins, l'un en uniforme, celui de l'empereur, et l'autre en civil, celui de l'impératrice. Trois ou quatre fourriers, un vaguemestre, dans des redingotes d'employés ; le plus modeste de nos commis ne voudrait pas de leurs gibus démodés et défraîchis ni de leurs informes chaussures. Tout ce monde-là a l'air avant tout discipliné et non habitué à des douceurs de cour.

Enfin voici un personnage. C'est, en civil, un vieux beau aux moustaches trop cirées, raide et gourmé dans un habit qui ne vient ni de Paris ni de Londres. Son gibus demanderait un coup de fer (ah ! les gibus, tous les gibus qu'on voit en Allemagne !). C'est le grand chambellan du Palais, le comte Perponcher, il occupe la plus haute charge de la cour. Nous le retrouverons dans toute la gloire de ses fonctions. Le comte a à ses côtés un jeune parent, officier de la garde, baron, chambellan en herbe.

La comtesse Perponcher, grande-maîtresse de la maison de l'impératrice, non plus que la comtesse Hacke, première dame du palais, ne sont là. L'impératrice n'a ici que deux dames d'honneur, la comtesse Oriola, dame d'honneur fixe, logeant au palais et recevant des appointements, et une de ces nombreuses et jeunes comtesses de province qui se succèdent de mois en mois auprès de l'impératrice, comme pour un apprentissage, quand la souveraine est en villégiature.

On se range, on se découvre. Leurs Majestés arrivent, dans la même voiture découverte qui est celle de l'impératrice, véhicule à caisse carrée et très basse, où la souveraine peut être installée dans la chaise même où on la roule à travers ses appartements. L'empereur, tête basse, son beau sourire heureux et faible et fin sous sa moustache toujours retroussée, est assis, comme affaissé, ses deux mains gantées de blanc posées sur ses genoux. Il est dans une petite tenue un peu usée et porte la simple casquette, casquette remarquablement plate et modeste contrastant avec les proportions abusives en hauteur qu'ont prises dans ces derniers temps celles des officiers élégants de Berlin.

L'impératrice est en noir garni de jais. Les voyages et les deuils de cour sont les seuls cas où elle porte du noir. En tout autre temps, elle ne recule pas devant les couleurs les plus franches qui, encadrant sa maigre personne voûtée et son hautain visage ruiné et fardé, font d'elle le personnage le plus singulier qu'un Talleyrand ou un lord Beaconsfield eussent pu rêver, et que M. de Bismarck, qui n'est ni Talleyrand ni Beaconsfield, n'a pas trouvé de son goût allemand.

Accompagnés du chambellan, à petits pas et voûtés, les deux souverains se dirigent vers le wagon-salon où des valets les aident à monter. Le train part, devant le chef de gare saluant militairement.

À l'arrivée, la place qui se trouve devant la gare de Potsdam et qui est le point central et le plus animé de la ville est nettoyée par des policiers à cheval contenant le cercle des curieux. Et ce seront encore un échelonnement ininterrompu de gardes à cheval et les deux haies compactes de bons Berlinois tout le long de l'avenue des Tilleuls jusqu'au palais impérial où déjà flotte le drapeau qui annonce que l'empereur est à Berlin.

L'entrée par chemin de fer dans la capitale de la Prusse est glaciale, sans imprévu, sans vie. Ce n'est pas comme en arrivant à Paris, après avoir longé de gaies maisons de campagne et des jardinets, cette série de banlieues si caractéristiques, puis ces faubourgs aux hautes maisons escaladées d'enseignes et de réclames et de balcons à fleurs, toutes grouillantes de populations et de petits métiers, des deux côtés de l'infernal fonctionnement de la gare. Ici, c'est, en fait de campagne, du sable pur à remuer à la pelle, des sapins sombres des deux côtés de

la voie ; et puis, c'est l'entrée subite et toute simple en ville par des boulevards extérieurs, aux maisons plates, badigeonnées de l'éternelle couleur d'ici, pomme de terre ou macadam, que n'égayent ni réclames, ni balcons, ni volets aux fenêtres. Il faut avoir vu ces maisons pour savoir ce qu'une façade sans balcons et surtout sans volets (ce qui donne aux fenêtres l'air de trous réguliers) et avec, au ras du trottoir, ces descentes dans des boutiques, a de sinistre, et pour apprécier la jolie chose qu'est une façade de maison quelconque à Paris.

C'est le crépuscule, un crépuscule de fin d'août. En gare, dans des wagons de quatrième classe se casent des ouvriers. Leur mise frappe. Ils ne portent pas la blouse, le bourgeron, ni le pantalon bleu, mais la redingote usée et graissée, et la casquette a visière, avec cela, je ne sais quel air de galériens que leur donnent leurs cheveux négligés et leur grande barbe.

Les gares allemandes n'ont pas cet air de vieille pierre de nos gares de Paris ; elles sont toutes neuves, très claires, style Trocadéro, briques rouges ou grès, toujours très enjolivées. Elles sont surtout spacieuses et claires et plus faites pour la circulation que pour abriter un dédale de bureaux. Les employés sont de vrais militaires, en uniforme, raides et les pieds en équerre, ils saluent leurs chefs.

Le contraste entre la tenue des employés allemands et celle des employés français est amusant à saisir à la frontière entre Avricourt allemand et Avricourt français. Dans l'une, un personnel militaire, s'occupant sans un mot du fonctionnement de la station, comme hier, comme avant-hier. Dans l'autre, dès l'arrivée, une petite odeur d'absinthe et de liberté, des employés qui traînent (ou qui semblent traîner, n'ayant pas de sous-pieds), sifflotant (sifflotant !), s'interpellant : « Est-ce qu'on te voit ce soir ? », etc.Le public, avec ou sans billets, est libre de circuler à sa guise dans les gares allemandes.

La gare de la dernière des sous-préfectures de France ne voudrait pas des buffets des gares de Berlin.

IMPRESSION MONARCHIQUE ET MILITAIRE MILITARIA !

On appelle Berlin la « Métropole de l'Empire », on l'appelle aussi volontiers *die Kaiserstadt*, la ville de l'empereur. La plupart des magasins ajoutent à leur enseigne le titre de *Hoflieferant*, fournisseur de la cour. Ce titre est accompagné d'un énorme écusson, les armes de Prusse flanquées de deux Hercule nus avec leurs massues, le tout doré. Quelques-uns précisent. Ce marchand de pianos est « fournisseur de Son Altesse la princesse Frédéric-Charles », ce marchand de cigares est « fournisseur de Son Altesse Impériale et royale le prince héritier », voici le dentiste du prince Frédéric-Charles (qui est mort il y a quatre ans), le photographe de l'empereur, la modiste de l'impératrice, etc.

Les bustes de l'empereur et du prince héritier se trouvent dans toutes les salles de restaurant de Berlin, dans toutes les salles de brasserie, dans les baraques en plein vent où l'on débite de l'eau de Seltz, etc. Bismarck et de Moltke, les « paladins » de l'empereur ont leurs portraits en chromo.

Voici un magasin de musique. Il a à sa vitrine les photographies de Rubinstein, de Liszt, de Joachim, de Wagner ; c'est naturel, mais parmi ces photographies se trouvent, aussi naturellement, celles de l'empereur, du prince Guillaume, de Bismarck.

Une photographie est très demandée, ces temps-ci, celle d'un bébé, arrière-petit-fils de l'empereur, avec un petit canon à ses pieds et près de lui un casque sur une chaise.

Il y a à la vitrine du marchand de musique dont je viens de parler une valse intitulée : *Hohenzollern-Wetter*, « Temps de Hohenzollern », c'est-à-dire beau temps. Quand il fait beau, on dit ici : il fait un temps de l'empereur. Ne dit-on pas à Londres : *Queen's weather* ?

Il y a le long de l'avenue des Tilleuls des cadres-réclames de photographes, tous consacrés à la cour. Ici la famille du prince héritier avec dames d'honneur et aide de camp au patinage ; là un groupe de chasseurs dans la neige : le prince héritier la pipe à la bouche, le prince

Guillaume, le ministre Puttkammer, l'ambassadeur de Russie comte Schouvaloff ; plus loin, groupés sur un perron de château, la famille Bismarck en tenue de noce, avec les deux mariés en avant ; encore, les jeunes princesses, filles du prince impérial, en costumes historiques ; enfin, dans leurs cadres de peluche surmontés de couronnes ducales, comtales, etc., des chambellans zébrés d'or, des officiers de la garde, la princesse Georges Radziwill, etc.
À la vitrine d'un libraire, je vois un poème en plusieurs chants intitulé *Guillaume l'Unique*, *le Livre de la reine Louise*, les *Voyages du prince Henri autour du monde* ; la couverture de ce dernier a une vignette coloriée, représentant le jeune prince, debout, en barque, saluant dans la fumée des canons.
Il est un spectacle plus que monarchique, asiatique pourrait-on dire, qu'on peut avoir une ou deux fois par semaine, avenue des Tilleuls et dans les rues avoisinantes. Suivi de gamins, quelques passants se rangeant et faisant la courbette, chapeau bas, le prince Georges, Tibère solitaire, qu'on ne voit jamais à la cour et qui a écrit une Phèdre pour Sarah Bernhardt, se promène en tenue de général, lent, bouffi, les chairs malsaines. Sa voiture le suit, très haute sur ressorts, mollement balancée. Le prince s'arrête aux vitrines. Il entre dans les magasins et surtout, et carrément, dans ceux de la *Friedrichstrasse* où l'on vend toute espèce de photographies. Quand il est las, il fait signe à sa voiture qui vient se ranger ; le valet de pied lui tend son manteau de général à parements rouges, il monte, au milieu des badauds, et repart, mollement balancé, vers ses mœurs.

L'Opéra et la Comédie appartiennent à l'empereur. Avant de faire l'affiche on consulte le souverain. S'il a désigné une pièce, l'affiche porte en tête *Auf allerhöchsten Befehl*, « par ordre souverain » ; si c'est le prince héritier qui a désigné une pièce, l'affiche porte seulement *Auf höchsten Befehl*. Aux jours de parade militaire, le public est à peu près chassé de l'Opéra : l'empereur livre les trois quarts des places à l'armée et lui fait servir un ballet monstre. Frédéric le Grand postait un grenadier à côté des chanteuses récalcitrantes et les forçait ainsi à s'exécuter. Il y a un an, la chanteuse la plus artiste de l'Opéra, Mlle Lehmann, à la suite d'un dissentiment a brisé son contrat et quitté Berlin ; depuis,

l'affiche de chaque jour porte au bas : *Frl. Lehmann contraktbrûchig*, « Mlle Lehmann a brisé son contrat ». En 1884, en plein concert, le pianiste de Bülow traite l'Opéra de Berlin de « cirque Hülsen » (M. de Hülsen est l'intendant des théâtres royaux). M. de Hülsen fait distribuer à tous les employés la photographie de M. de Bülow pour qu'on ne laisse jamais entrer cet insulteur. En janvier dernier, M. de Bülow se trouve être entré à l'Opéra pour la première de *Merlin* ; aussitôt un employé vient le prier de sortir et lui remet le prix de sa place.

MILITARIA ! — Je me rencontre devant la boîte aux lettres de la poste avec un simple soldat ; il fait succéder à ma lettre une énorme enveloppe ; je n'en puis lire l'adresse, mais la lettre n'est pas affranchie et, au bas, un mot en gros caractères crève les yeux : « *Militaria* » c'est-à-dire affaires militaires, n'y touchez pas, c'est sacré !
L'heure culminante à Berlin est midi, c'est-à-dire l'heure où la garde qui relève les postes de la ville passe musique en tête devant le palais de l'empereur. Les fifres jouent ces airs aigres et monotones que les gamins berlinois sifflent en flânant. À l'approche du palais, sur un signe du porte-étendard, les fifres se taisent et la musique commence. Cet étendard qui précède la musique est assez étrange. Qu'on se figure une étoile d'argent surmontée d'un aigle aux ailes étendues ; au-dessus de l'aigle, un chapeau chinois avec ses clochettes supportant un croissant des pointes duquel pendent deux queues de crins, l'une rouge, l'autre blanche. Voici le palais. Les soldats prennent le pas d'ordonnance, c'est-à-dire tapent furieusement de la semelle, et tous, le cou tendu, regardent fixement la fenêtre du coin du palais, « la fenêtre historique ». L'empereur paraît à cette fenêtre, en gilet blanc, tunique à revers rouges, la croix du Mérite au cou, celle de 1870 sur la poitrine. Il sourit, la foule soulève des centaines de chapeaux et quelquefois clame. L'heure culminante, l'heure militaire est passée.
Nous n'avons que le canon du Palais-Royal, les jours de soleil.
Le principal relais de la garde est le Corps de Garde.
Le Corps de Garde est vraiment le centre moral et symbolique de Berlin, aussi bien qu'il en est le centre topographique. Campé au milieu de l'avenue des Tilleuls, entre l'Université et l'Arsenal (musée) vis-à-vis des deux palais et de l'Opéra, c'est une espèce de castrum

romain, un temple bas et gris avec fronton triangulaire à bas-reliefs et précédé d'un portique de six colonnes. Le tout est entouré d'une grille. Sur le devant, entre la grille et le portique sont alignés en deux files quarante piquets munis chacun d'un support pour le fusil. Ces piquets marquent la place de chaque soldat et rendent plus prompt l'alignement. J'ajouterai que si petits et insignifiants qu'ils soient, ils sont peints aux couleurs de la Prusse, comme les guérites, etc. Nos guérites ne sont tricolores que depuis le ministère Boulanger. Au dernier de ces piquets est attaché un tambour, le petit tambour plat prussien qui résonne si sec. Une sentinelle est là près de la grille. Elle ne se promène pas, devant avoir constamment l'œil au guet, à droite et à gauche de l'avenue. Dès qu'apparaît une voiture de la cour (le plus souvent simple coupé, mais dont le cocher avec ses aiguillettes et sa ganse de chapeau d'argent est visible d'assez loin), si le cocher tient son fouet d'une façon qui signifie que la voiture n'est pas vide, la sentinelle se tourne vers le portique, met sa main en cornet à sa bouche et hurle *raus* ! (abréviation de *heraus*, « dehors »).
Aussitôt la garde (des fantassins) se précipite, descend les degrés. En un clin d'œil, les deux rangs sont alignés l'arme au bras, le tambour a accroché son instrument à la ceinture, tient ses baguettes en arrêt, et l'officier, au bout, se tient prêt à saluer de l'épée.
Une voiture passe. *Raus !* La garde présente arme, l'officier salue et le tambour roule un ran-plan-plan d'honneur. Dans la voiture il y a deux gouvernantes tenant deux bébés royaux sur leurs genoux. On ne roule tambour que pour la famille impériale. Pour un général la garde ne sort qu'à moitié.

Avril, neuf heures du matin. — Le Corps de Garde gris, tout est ensoleillé. Les soldats se chauffent dehors appuyés aux colonnes, astiqués et flambants, ni lourds ni gauches, les trois quarts imberbes, l'air heureux d'être là, au soleil, à Berlin. Ils causent, les mains dans les poches ou les bras croisés. Des gamins accrochés aux barreaux de la grille les regardent, attendant le passage de quelque voiture royale pour leur voir faire la manœuvre. La pointe des casques et les boutons des tuniques étincellent ; pas de gants. L'officier, avec sa ceinture

d'argent à énormes glands tombant sur le côté, se promène. Des moineaux nichent et jouent dans les bas-reliefs du fronton.

Le mot d'ordre. — Il y a à gauche du Corps de Garde un espace planté de quelques gros arbres et de deux monstrueux canons qu'on nous a pris en 1814. C'est là qu'à certains jours, une fois par semaine, je crois, les officiers viennent prendre le mot d'ordre. Le spectacle est merveilleux, vu d'un premier étage, surtout quand le jour du mot d'ordre tombe un dimanche ou un jour de fête et que l'armée est en grande tenue. Une musique militaire joue, au centre. La haie des sergents de ville est doublée de celle des soldats d'ordonnance qui ont accompagné leur officier : à la pointe de leur casque est adaptée une crinière blanche, rouge, noire, qui retombe. Les simples officiers ont la même crinière que le simple soldat. Les officiers supérieurs adaptent à leur pointe un bouquet flottant de longues plumes blanches ou noires. Les officiers arrivent. L'officier riche descend de sa voiture de maître, l'officier pauvre paye son fiacre. Ils entrent dans le cercle. On a alors un spectacle unique, un parterre mouvant de couleurs et d'étincellements, animé d'un même rythme, le salut militaire allemand : ce ne sont que torses s'inclinant, mains s'élevant et s'abaissant d'un geste sec, sans compter les trois pas en avant qui précèdent le salut. Il y a là des officiers de toutes armes et de toutes couleurs. Celui qui domine tout et tire invinciblement l'œil est l'officier de la garde, géant tout vêtu de blanc, coiffé d'un casque en métal clair que surmonte l'aigle d'argent aux ailes étendues. Celui-là, la foule ne cesse pas d'en être stupéfiée et fière, bien qu'elle en sente pour la plupart la vanité.
Les dimanches et jours de fête, anniversaires, etc. à cause du retour de la messe ou du va-et-vient de félicitations entre les palais, la garde se tient en permanence entre ses piquets.

Matin d'hiver, huit heures. — Sous ma fenêtre, défilé, par groupes de deux ou trois, de jeunes officiers de toutes armes. Joli spectacle, net et propre, vrai défilé d'images. Il fait froid ; tous ont relevé le collet de leur manteau, ce qui va très bien, le manteau étant tout noir, sauf justement le tour du revers de ce collet qui est de la couleur de la ganse de la casquette. Impossible de cataloguer toutes ces couleurs. Voici une

casquette bleue à ganse jaune serin, une casquette noire à coiffe rouge (la plus commune), une casquette bleue à ganse de velours noir, une casquette noire à ganse groseille (état-major), une casquette blanche à ganse vermillon (garde du corps), etc., etc. Il n'y a que la couleur de la casquette et du revers du collet qui change ; pour le reste, c'est le manteau noir, la longue redingote noire, le pantalon noir.
Au tournant de l'avenue des Tilleuls et de la rue Frédéric, le point le plus encombré de Berlin par une après-midi d'été, je m'arrête un instant et dans un moment de torpeur involontaire, comme en rêve, seul le bruit dominant de la rue m'arrive ; franchement, c'était le bruit du sabre qui traîne.
L'officier ne quitte pas volontiers son uniforme, pas même quand il va dans les petits théâtres.
Au cirque, ils ont un jour où l'on fait surtout travailler les chevaux. Il faut voir toute cette jeune aristocratie militaire occupant les loges, puis, aux entractes, traînant leur grand sabre vers les écuries, le long des courbettes du personnel du cirque.

Rue Frédéric, au crépuscule, à peine. — Deux soldats sont arrêtés à causer avec une bonne (imaginez cela rue Richelieu). Un officier arrive. D'un mouvement, la bonne passe au second plan, les deux soldats s'alignent et saluent l'officier en le suivant fixement de l'œil.
Cette façon, en saluant, d'aller rencontrer le regard de l'officier, quatre pas avant qu'il soit là, et de le fixer et de le suivre avec la même intensité de regard, quatre pas durant, après qu'il vous a dépassé, est parfois d'un grotesque irrésistible. Non moins comiques, le dimanche, se promenant sous les Tilleuls, les jeunes « cadets » de dix, douze ans, se rencontrant et se saluant raides.
La tenue militaire a, à Berlin, la plus grande part d'influence sur celle des élégants ou des jeunes bourgeois qui se tiennent. J'en donnerai plus loin des détails. Le premier trait en est naturellement le premier de la tenue du soldat : la raideur, le pas mesuré, et très souvent, plus que très souvent, la manie de faire sonner les talons. Tout le monde, à Berlin, a, malgré toutes modes, des talons non pas hauts, mais très hauts. À propos du furieux tapement de semelle qu'on appelle ici le pas d'ordonnance et dont la nécessité apparaît si peu, un officier me

raconte que ce pas est le meilleur exercice pour mater le soldat. Et il ajoutait ce fait qu'en 1871, autour de Paris, pendant le siège même, l'énervement de toute cette campagne, la joie du retour prochain mettaient de l'indiscipline parmi les troupes et qu'on eut recours au tapement des pieds, le jarret tendu, plusieurs heures par jour, ce dont le résultat ne se fit pas attendre.

Mais le salut militaire est absolument entré dans les mœurs. Sortez le matin de bonne heure, vous verrez des employés, employés civils, se connaissant et se rencontrant, porter négligemment la main à leur front, militairement, en disant « *Morgen… Morgen…* Bonjour, bonjour… » J'ai même vu ceci. Un vieux landau de famille s'arrête devant l'Opéra. Le cocher est un domestique quelconque, en gibus fané et tenue quelconque. Or, les cochers de cour, tandis qu'on monte et qu'on descend, tiennent leur main à leur front, militairement. La famille descend de voiture et voilà ce cocher vermoulu qui porte sa main au front et ne l'abaisse que lorsque le dernier membre de la famille a disparu derrière la porte.

On sait qu'en Allemagne les familles annoncent leurs affaires les plus intimes par voie de la quatrième page des journaux ; ainsi des fiançailles. Les officiers n'annoncent leurs fiançailles que dans la *Neue Preussische Zeitung*, journal bien en cour, cela parmi des réclames plus ou moins contrastantes.

Ajoutez à ce magnifique déploiement militaire, le petit état de siège dans lequel Berlin respire.

TABLE DES MATIÈRES

BERLIN, LA COUR ET LA VILLE
Villégiatures royales - L'empereur et l'Impératrice en gare - Entrée à Berlin 7
Impression monarchique et militaire. Militaria! 13
La cour 20
L'empereur 24
L'impératrice 33
Bal de gala 41
Le bal de l'Opéra 49
Amour de la hiérarchie. Titres. Décorations 55
[Nos aimables voisins] 58
L'avenue des Tilleuls 59
La rue 65
Colonnes d'affiches, vitrines de librairies, photographies de célébrités 69
Vitrines 73
Théâtres 77
Le café-concert 78
Un ballet au Victoria-Theater - Comédie - Théâtre populaire 80
La bière et le tabac 82
Au restaurant 86
École des Beaux-Arts - Exposition des travaux d'élèves - Artistes 89
La race 91
Le Gemûth 93
Tenue 97
Politesse 99
Allemagne 101

UNE VENGEANCE A BERLIN 103

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.
Dépôt légal : mai 2020